

REVUE ANTHROPOLOGIQUE

REVUE ANTHROPOLOGIQUE

Scientifiques, Politiques et Littéraires.

Vol. 8.

MONTREAL, MARDI, 26 AOUT 1885.

No. 67.

N I N I V E.

SUITE ET FIN.

50. L'ethnographie trouvera un jour des renseignements précieux, soit parmi les auxiliaires des Assyriens, soit parmi les ennemis qu'ils combattent. Le costume cependant y offre plus de variété que des physiologies ou la conformation des individus. Une seule figure de nègre ou d'Éthiopien indique des contrées plus méridionales. Parmi les adversaires des Assyriens figurent d'autres peuples sémitiques, et par conséquent les Hébreux peuvent y être compris. Les vaincus sont en général traités avec la barbarie qui s'est perpétuée dans les usages de l'Orient. Les prisonniers sont ou entravés par les jambes ou traînés au moyen de cordes passées dans la lèvre inférieure. Ici on trouve une rangée d'hommes empalés par les aisselles; là un malheureux qu'on écreche à la manière de Marsyas ou de l'empereur Valérien. Un officier tient registre des têtes coupées après la victoire, absolument comme sur les bas-reliefs historiques de l'Égypte.

Pour reconnaître les contrées qu'habitaient les peuples auxquels les Assyriens faisaient la guerre, on tirera des arguments des diverses productions naturelles figurées çà et là, et particulièrement des arbres. Au milieu de plantes basses et à larges feuilles qui semblent indiquer une contrée méridionale, s'élève un grand autel carré dont la forme rappelle les *pyrées*, ou autels du feu, et particulièrement celui dont des critiques habiles ont depuis longtemps reconnu la représentation au dessus de la principale porte de Mycènes. On devra considérer aussi comme une indication des plus précieuses la figure d'un temple que dépouillent des soldats assyriens. Cet édifice, dont la toiture triangulaire rappelle celle des temples grecs, n'est point soutenu par des colonnes, mais par de simples piliers; des boucliers votifs sont suspendus aux murailles; c'est là un usage adopté par les Grecs. Au-devant du temple sont deux groupes sur des piédestaux; le seul que l'on puisse encore distinguer représente une *vache allaitant son veau*, type favori de quelques-unes des monnaies les plus anciennes de la Grèce. Ces groupes sont précédés par des bassins probablement de bronze. La manière avide dont les vainqueurs se jettent sur cette riche proie est bien exprimée. Tandis que les uns pénètrent par le toit, d'autres emportent les boucliers votifs, les vases précieux; d'autres encore s'occupent à briser un colosse de métal. Le *pyrée* nous paraît indiquer l'Élymaïs ou la Susiane, et le temple nous conduirait dans l'Asie-Mineure. Mais on sait ce que valent ces premières conjectures.

60. Il aurait existé une lacune dans ces détails de l'activité assyrienne si la chasse n'y eût tenu une certaine place. Les scènes de chasse se distinguent par plus de vivacité que de variété. Le roi y prend part du haut de son char, comme pendant les opérations militaires. On le voit se précipitant à travers monts et forêts; les oiseaux qui volent en sens inverse de la chasse rappellent les scènes analogues qu'on trouve fréquemment sur les vases grecs.

70. Après les fatigues de la guerre, le roi jouit du fruit de ses conquêtes. Les peuples qu'il a soumis et ses sujets directs s'empressent à l'envi de lui apporter leurs tributs. Aux chefs-d'œuvre de l'art assyrien, les trônes, les tables, les chars, les quadriges, viennent se joindre les productions naturelles, parmi lesquelles figurent en première ligne les chameaux du désert, les chevaux de la plaine et de la montagne. Quelques tributaires portent en signe de soumission des modèles de forteresses exécutés dans la proportion des petites églises que tiennent les fondateurs des édifices catholiques du moyen-âge. Les murailles de ces forteresses (comme de celles dont les soldats assyriens font l'assaut) sont reliées par des tours carrées placées de distance en distance et surmontées de créneaux dentelés. Les diverses enceintes concentriques et élevées les unes au-dessus des autres dont elles se composent indiquent que, pour la plupart d'entre elles, on avait profité des accidents d'une contrée monstrueuse.

80. Voici déjà bien des détails, et pourtant il me resterait à décrire les scènes de l'intérieur du palais, les sièges recouverts d'étoffes précieuses, les tables chargées de mets, les eunuques et les autres serviteurs puisant le vin dans de vastes cratères et l'apportant dans des *rhytons* à muse de lion, qui, évidemment, ont servi de modèle à ceux des Grecs, celui-ci agitant le chassecouche sur la tête du roi, celui-là tenant un sceptre court, emblème de sa charge, les fleurs, la lyre, les chanteurs, tous les signes enfin d'une vie somptueuse, mais nullement efféminée. Ici l'impression que nous recevons est toute différente de celle à laquelle nous nous serions attendus. Toutes ces

scènes portent une empreinte de chasteté, et la mollesse en est exclue. Au lieu des lits sur lesquels on s'attendrait à voir couchés les devanciers de Sardanapale, nous ne voyons que des sièges sans dossiers, moins simples, mais tout aussi rigides que celui de Fabricius. Nulle représentation, nul détail qui offense la pudeur la plus scrupuleuse. Les femmes sont complètement absentes: on n'en trouve qu'une seule fois, dans une file de prisonniers; mais l'intérieur du palais n'en offre aucune: les Assyriens, sous ce rapport, se manifestent à nous comme de vrais musulmans. L'excès de la jalousie fait qu'on passe les femmes sous silence, même en sculpture. Le nombre des eunuques nous fait seul juger du nombre des victimes enfermées dans le harem.

Tel est le résumé bien incomplet de la masse des documents irrécusables que la découverte de M. Botta vient de donner à l'histoire. Ces sculptures ne sont pas moins imposantes sous le rapport de l'art. Le talent des artistes assyriens ne le cède point à ce que nous connaissons de l'antique Égypte, et surpasse de beaucoup les productions des statuaires de Persépolis. Les physiologies sont, vivantes, les mouvements énergiques, les détails recherchés et exprimés avec finesse. Des couleurs, dont on a retrouvé la trace, ajoutaient à la vivacité des figures et à l'éclat des accessoires. Nous ne pouvons affirmer que les Assyriens aient été les créateurs de leur style; ils ont pu, ils ont dû même l'emprunter à Babylone, véritable métropole de la civilisation mésopotamienne. Mais que les Perses (et probablement avant eux les Mèdes) aient à leur tour imité les Assyriens, que ceux-ci aient propagé d'autre part leur exemple dans l'Asie-Mineure, et que les Grecs aient beaucoup emprunté à ces dernières écoles, ce sont là des points qui me semblent dès à présent de toute évidence et que l'avenir achèvera de mettre dans son jour.

Les Grecs sont uniques dans l'art et la source de tout progrès ultérieur, parce que personne avant eux n'avait compris la vraie science du mouvement et de la perspective. Eux seuls ont su être à la fois nobles et vrais, souples et harmonieux. La découverte des sculptures de l'Assyrie ne leur enlève aucune de ces prérogatives. Mais, de même que les plus illustres artistes de l'Italie moderne ont eu de grandes obligations à des maîtres qui en savaient beaucoup moins qu'eux, de même les auteurs de la révolution qui porta l'art à son apogée auraient dû nous dire le profit qu'eux et leurs devanciers immédiats avaient tiré de la sculpture asiatique. Ils ont gardé le silence sur ce point, et, jusqu'ici, la source de l'art grec était restée douteuse: on croyait à une influence égyptienne qui n'a été pourtant ni générale, ni même très-étendue. La découverte de M. Botta soulève le voile, et renoue par conséquent un des chaînons les plus importants du développement de l'esprit humain.

Les sculptures de Khorsabad me semblent aussi résoudre un problème ethnographique que la Bible avait tranché d'avance et que les savants de l'Allemagne moderne ont vainement agité. Moïse, dans le chapitre X de la Genèse, compte *Assur* au nombre des fils de Sem, et pourtant on a contesté l'origine sémitique des Assyriens. Des efforts, dont je n'ai point ici à rechercher le motif, ont été tentés à bien des reprises, depuis trente ans, pour attribuer la fondation de la grande monarchie qui a servi de type aux Mèdes et aux Perses à la race japhétique et arienne, désignée communément en Allemagne sous la dénomination très-incomplète de race *indo-germanique*. Khorsabad ne laisse point debout cette supposition, et donne pleinement raison à Moïse. Les traits des Assyriens semblent calqués sur ceux des Juifs: cette race robuste et musculeuse n'a point les formes élancées qui distinguent la race de Japhet, dont les figures des *Scythes* ou *Schétes*, combattus pendant tant de siècles par les Égyptiens, nous ont conservé le type dans toute sa pureté. Il faudrait donc encore cette fois prendre le parti de croire à Moïse.

Toutes les inscriptions de Khorsabad sont conçues dans le système qui règne à Babylone. Ceux qui ont suivi avec quelque attention les progrès de l'archéologie orientale connaissent fort bien l'écriture que je viens de désigner, et je chercherais en vain à en donner une idée, sans le secours des figures, aux personnes qui n'ont eu pour ces études ni le temps ni l'attention nécessaires. Les écritures *cunéiformes*, c'est-à-dire produites par la combinaison d'un seul et même signe qui ressemble à un coin ou plutôt à un clou, constituent un système propre à l'Asie occidentale, et dans lequel on distingue trois variétés essentielles. Ces trois variétés se montrent réunies comme traductions les unes des autres dans les inscriptions de Persépolis, et donnent ainsi la preuve qu'elles étaient toutes trois en usage chez des peuples soumis à l'autorité des rois de Perse. La variété proprement persépolitaine a été